

Réflexion

Henry LEWIS : X spaces

Nous expérimentons l'espace grâce à nos jambes, nous le saisissons grâce à nos mains mais nos yeux ne peuvent le voir. La raison en est que les yeux ne peuvent qu'enregistrer des rayons qui sont reflétés par des surfaces; nous ne voyons que des surfaces. Mais les rayons X ne percent-ils pas les surfaces, progressant à travers notre corps? Les radiographies ne permettent-elles pas de voir les espaces? Telles sont les questions auxquelles Lewis se trouve confronté.

Il s'agit là d'une question profonde et qui peut nous mener loin (si l'on veut appliquer des catégories spatiales telles que «le lointain» et «le profond»). Le fait que nous expérimentons et saisissons l'espace sans que nous puissions le voir est très inconfortable pour une culture aussi attachée à la vision qu'est la nôtre.

L'histoire de l'Occident peut en effet être comprise comme [étant] une tentative progressiste d'imaginer notre expérience de l'espace et nos concepts spatiaux.

Quant à l'expérience de l'espace (qu'il s'agisse de projection d'ombres, de perspectives simples et multiples et autres trompe-l'œil), elle peut être comprise comme tentative de visualisation de l'espace à l'intérieur d'une image. Avec des concepts spatiaux, cette tentative progressiste nous sidère; tout d'abord, l'espace y est imaginé comme «l'au-dessus» et «l'en dessous» d'un plan géographique (comme «le ciel» et «l'enfer»), ensuite, la Terre y est imaginée comme un corps à l'intérieur d'un dôme spatial infini et enfin, des tentatives sont faites pour imaginer l'espace sous la forme de courbes irrégulières (sans oublier l'espace «non-euclidien»). On ne peut pas dire que ces tentatives pour rendre l'espace imaginable aient été très concluantes, en particulier du fait que nous avons pris conscience et commençons à reconnaître que l'espace ne peut être imaginé sans référence au temps.

Depuis la découverte des rayons X (depuis qu'ils ont été rendus visibles), une méthode semble avoir été trouvée pour voir à l'intérieur de l'espace, à travers des surfaces. Assez curieusement, cependant, l'intérêt tendrait à se concentrer, non pas sur l'espace que ces rayons traversent mais sur ces surfaces derrière les surfaces percées qui reflètent l'image (par exemple sur les os du corps humain qui ne sont pas transpercés par les rayons X). Lewis, cependant, ne conçoit pas les radiographies de manière habituelle, bien plutôt d'un point de vue artistique. Regarder à travers les surfaces ne l'intéresse pas, il cherche à visualiser son expérience de l'espace. Ainsi, il devient un pionnier pour imaginer l'espace.

Pour cela, il rassemble des « contextes » spécifiques formés par des matériaux à partir desquels les rayons X vont réagir de manière différente. Par exemple, les feuilles de plomb qui les reçoit ou les matériaux recouverts de plomb qui les absorbe. Il agit alors comme un sculpteur et expérimente l'espace du bout des doigts, de ses mains, ce qui le rend très proche de l'expérience spatiale de la sculpture. Malgré tout, ses sculptures ne sont pas faites pour être vues par nos yeux mais par l'appareil à rayons X. Il transcode son expérience de l'espace en radiographies. Et celui qui contemple ces images doit être capable de visualiser la troisième dimension. Les images sont supposées être des images d'espaces.

Ceci est fascinant à au moins deux titres. Tout d'abord, parce qu'apparaît ici un nouveau regard vers la sculpture. Si dans notre tradition un travail tri-dimensionnel est produit, on suppose qu'il peut être vu sous différents angles, qu'on peut le toucher, qu'il est un obstacle auquel on peut se confronter. Ici, un travail tri-dimensionnel, (bien que relativement plat) est produit en vue de permettre la visualisation de l'espace dans la surface de l'image. Le travail tri-dimensionnel est un prétexte pour la production de radiographies. A présent, ceci pose des questions esthétiques auxquelles on n'a pas répondu jusqu'ici. Par exemple: le plaisir créateur dans la production de tels prétextes est-il moindre que lors de la production de « monuments » permanents, ou bien cette satisfaction n'est-elle pas au contraire plus grande?

La seconde raison de la fascination émanant des images de Lewis concerne la difficulté à déchiffrer des radiographies.

Nous savons par expérience que les spécialistes de la radiographie sont capables de voir ces choses que nous ne voyons pas. Mais ici, le problème est plus complexe. Nous avons tendance à regarder ces images comme s'il s'agissait de photographies et ainsi, nous déchiffrons à travers elles un espace, tel qu'il est programmé dans l'appareil photographique, sous la forme d'une perspective; et c'est une déception. Car tout est différent: dans ces images, il n'y a pas d'illusion d'optique mais un espace tel qu'il est « vu » en fait par les rayons X. Pour rendre la chose plus difficile, les « originaux » de Lewis (qui sont plutôt grands) montrent son expérience de l'espace beaucoup plus clairement que ne le font les reproductions (petits formats). Lorsque nous les regardons, nous pouvons difficilement les distinguer d'illusions optiques en photographie. Il s'agit là d'un problème fascinant: y a-t-il un quelconque sens épistémologique dans notre volonté de distinguer l'illusion et la non-illusion lorsque l'on traite de la vision?

Les expérimentations de Lewis sont plaisantes sur le plan esthétique, mais elles sont beaucoup plus intéressantes si elles sont envisagées comme dilemmes. Elles posent de nouvelles questions, elles posent de nouveaux problèmes. L'on peut affirmer qu'elles sont les phases initiales d'une évolution future complète. Une évolution qui, avec l'holographie, pourraient en venir à transformer radicalement notre expérience de l'espace et les concepts spatiaux, tout comme le cinéma et la vidéo l'ont fait pour notre expérience du temps et des concepts.

Vilém FLUSSER.